

LE PUBLICISTE.

DECADI 30 Brumaire, an IX.



21 Nov 1800

Le prix de l'abonnement du PUBLICISTE est de 13 fr. 50 cent. pour trois mois, 26 fr. pour six mois, & 50 fr. pour l'année.

Et avec le Feuilleton, 1 fr. 50 cent. de plus par trimestre pour les départemens. Ce Feuilleton contient l'annonce des spectacles, des détails sur les pièces nouvelles, les débuts des acteurs & des avis.

Les loix & arrêtés des consuls sont imprimés textuellement & délivrés aux souscript^{rs}. sans augmentation de prix.

S'adresser, franc de port, au directeur du PUBLICISTE, rue des Moineaux, n^o. 423, butte des Moulins, à Paris.

ITALIE.

De Milan, le 11 novembre (20 brumaire).

Le 18 brumaire a été célébré ici avec autant de démonstration de joie que de sincérité. La parade fut brillante, nombreuse, et commandée par le général Oudinot, qui remplace le général Brune, indisposé depuis quelques jours. Le soir, il y eut illumination et bal *gratis* aux deux théâtres.

Le ministre Petiet et le général Marmont sont partis le 16 pour visiter la Toscane. Le citoyen Houdouart, ingénieur en chef, est chargé de dessiner et de recueillir tout ce qu'il y a de remarquable dans ce pays, sous le rapport de la mécanique et de l'hydraulique.

RUSSIE.

De Pétersbourg, le 22 octobre (30 vendémiaire).

S. M. l'empereur a ordonné, par un ukase, que l'on rédigeât & publiât une description de la dernière campagne des Français en Europe, & particulièrement en Italie; & qu'elle fût employée comme ouvrage élémentaire dans l'éducation militaire. Personne ne sera à l'avenir nommé officier subalterne, s'il ne le sait par cœur & ne le comprend.

Du 25 octobre (3 brumaire). — La Gazette de la cour d'aujourd'hui annonce que S. M. l'empereur ne recevra pas l'ambassade extraordinaire à laquelle le prince Charles d'Auersberg est destiné par l'empereur d'Allemagne.

AUTRICHE.

De Vienne, le 6 novembre (15 brumaire).

On vient de publier ici une liste des généraux & officiers supérieurs au service d'Autriche, morts depuis le mois de juillet 1799 jusqu'au mois d'août 1800. Elle comprend un feld-maréchal, le prince Suwarow, mort à 71 ans à Poldendorff, en Esthonie, le 8 mai 1800; trois feld-zeugmestres, le comte Olivier Wallis, mort à Klotten, le 19 juillet 1799, à l'âge de 57 ans; le baron de Terzi, vice-commandant de Vienne, mort le 8 février 1800, à l'âge de 70 ans; & le baron Schroeder de Lilienhoff, commandant d'Olmütz,

où il est mort le 15 janvier 1800, à l'âge de 81 ans: douze lieutenans-généraux, le comte Zlcaini, mort à Milan, le 9 octobre 1799; Frédéric Hotze, mort le 25 septembre 1799, près de Schemnitz, en Suisse, devant l'enneui, à l'âge de 60 ans; Ant. Liptay, mort à Padoue, le 17 février 1800, des suites des blessures qu'il reçut près de Vérone, le 25 mars 1799; Thomas de Nadasty, mort à Vienne, le 12 mars 1800; et huit autres dont les noms sont moins connus: vingt-un généraux-majors, dont les plus connus sont, le chevalier d'Adorian, tué le 4 novembre 1799, près de Genola; le baron de Barco, mort à Offen; B. d'Ipp, mort des blessures qu'il reçut au passage de l'Adda; Ch. comte d'Erbach, mort à Mergentheim, le 29 mai 1799, à l'âge de 71 ans; J. de Kovachevich, mort d'une blessure à la tête, qu'il reçut à la bataille de Magano; le comte Nicolas Palfy, tué le 26 mai 1800, au combat de Romano, à l'âge de 34 ans: il est le 35^e. de son illustre famille mort au champ d'honneur; le comte de Piatzek, mort à Schaffouse, le 17 juin 1799, de dix blessures qu'il avoit reçues au combat d'Andelfingen, le 25 mai; Fabricius Serbelloni, mort à Tubingen, le 13 mars, frere cadet du citoyen Serbelloni, ex-directeur et ex-ambassadeur de la république cisalpine: enfin, 107 officiers supérieurs. On compulseroit en vain toutes les feuilles de l'histoire, pour trouver un autre exemple d'un si grand nombre d'officiers généraux tués dans une campagne.

BOHÊME.

De Prague, le 3 novembre (12 brumaire).

On lit dans la gazette de cette ville un article qui porte en substance: « que S. M. l'empereur n'est point éloigné de concourir à la paix de l'empire, dans le cas où il ne pourroit parvenir à conclure sa paix particulière avec la France; qu'il y a déjà des négociations entre plusieurs princes de l'Empire qui ont reçu des subsides de l'Angleterre, pour parvenir à un arrangement pacifique sous la médiation de la Prusse; que l'objet de ces négociations est de mettre l'Allemagne à l'abri des contributions & réquisitions; qu'au reste, les états dont les souverains ont des possessions sur la rive gauche du Rhin, obtiendront la neutralité pour leurs états de la rive droite, jusqu'à ce qu'une paix définitive ait statué sur la question de savoir si la rive gauche sera ou non restituée à l'Allemagne; & que d'un autre côté, toutes les troupes d'Empire doivent quitter l'armée impériale, avant que cette convention soit définitivement arrangée. »

PRUSSE.

De Berlin, le 8 novembre (17 brumaire).

Louis Bonaparte, arrivé ici le 13, se rendit aussi-tôt chez le général Beurnonville qui le présenta le lendemain aux ministres d'état. Le 15, le citoyen Vaudeuil, aide-de-camp

du général Beurnonville, le conduisit à Postdam, où M. de Zastrow le présenta à LL. MM. Après la présentation, Louis Bonaparte se rendit à la parade, & de là revint dîner avec le roi. Il a été présenté ensuite aux freres du roi, & à toute la cour. Il continue de faire ses visites; & le 20 brumaire, il partira pour aller voir le prince Henri, à Reinsberg.

L'affaire du navire prussien pris par les Anglais devient de plus en plus importante, & peut devenir très-fâcheuse pour l'Angleterre, & très-heureuse pour la France. Le cabinet de Berlin y met beaucoup de fermeté, & a donné l'ordre de réitérer la sommation de rendre le vaisseau au capitaine marchand. M. le duc de Brunswick est chargé d'appuyer cette sommation de deux mille hommes de toutes armes. Comme les Anglais ont quatre frégates & beaucoup de chaloupes canonnières à l'embouchure de l'Elbe, il s'agit de savoir s'ils obéiront, ou s'ils résisteront. Dans ce dernier cas, la Prusse paroît décidée à s'emparer de l'électorat de Hanovre; & l'on ne sait même si Hambourg ne pourroit pas alors recevoir garnison prussienne. Quoi qu'il en soit, les Anglais sont parvenus à exciter contre eux l'envie ou le ressentiment de toutes les puissances maritimes. De là à une rupture il n'y a pas loin.

Dans un moment où l'on parle si souvent du poids que de nombreuses armées mettent dans la balance des considérations politiques, il ne sera pas indifférent de connoître au juste les forces militaires de la Prusse. En voici le relevé :

Infanterie de ligne	171,800 hommes.
Légère	17,895
Artillerie	11,000
Cavalerie	40,000
Chasseurs à cheval	4,500
Invalides & vétérans faisant le service	5,560
Corps de cadets	628
Tartares	400
Ingénieurs français	68

Total 251,849 hommes.

ALLEMAGNE.

De Nuremberg, le 12 novembre (21 brumaire).

On assure que M. le comte de Hardenberg étoit ces jours derniers à Rimberg avec une mission du roi de Prusse pour l'électeur palatin. On croit qu'elle est relative au plan d'une paix séparée ou d'une neutralité entre la France & l'électeur; sous la médiation de la Prusse, dont il est question dans la gazette de Prague.

L'empereur de Russie vient de rappeler tout-à-coup M. de Mattoschkyn, son chargé d'affaires accrédité près la cour de Stutgard. Il avoit accompagné en Franconie le duc de Wurtemberg, & étoit resté à Erlangen depuis le départ du duc pour Vienne. Le long séjour qu'y fait ce prince, a vraisemblablement donné lieu au rappel du ministre russe, dont la mission se trouvoit en quelque sorte sans objet.

De Bamberg, le 12 novembre (21 brumaire).

Le bruit s'étoit répandu avant-hier que le général Augereau avoit reçu l'ordre de dénoncer la reprise des hostilités. Effectivement M. de Prohoska, commandant autrichien en cette ville, a envoyé hier un officier au commandant français à Bamberg, dans la partie de cette ville située sur la rive gauche de la Rednitz, pour lui annoncer que le gé-

néral Augereau, d'après un ordre du gouvernement, du 5 novembre, avoit annoncé au général de Simbschen que les hostilités recommenceroient le 22 à une heure après midi, entre l'armée de Batavie & le corps de Simbschen.

Ce matin, le même commandant autrichien a fait savoir au commandant français que, par ordre du général de Simbschen, la communication étoit fermée pour les militaires français de la rive gauche à la rive droite de la Rednitz. Par suite de cette notification, le commandant français a prévenu ses avant-postes que les militaires autrichiens ne pourroient plus passer de la rive droite à la rive gauche, & cet ordre a été donné de part & d'autre sur toute la ligne.

RÉPUBLIQUE BATAVE.

De la Haye, le 16 novembre (25 brumaire).

On a annoncé avant-hier, dans le comité général du corps représentatif, que les hostilités seroient reprises le 1^{er} frimaire. Cette nouvelle a causé hier la plus grande sensation à la bourse d'Amsterdam, où les effets publics ont éprouvé une baisse considérable.

On assure qu'une partie des troupes françaises, qui se trouvoient dans cette république, se rendront à l'armée du général Augereau.

D'après un décret rendu, il y a quelques jours, par le corps législatif, tous les membres qui le composent seront dorénavant obligés de paroître comme témoins devant le tribunal de justice de la cour de Hollande, s'ils en sont requis; ce tribunal pourra même employer des moyens de contrainte contre lesdits membres en cas de refus.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Geneve, le 22 brumaire.

Depuis neuf mois la petite vérole causé d'affreux ravages dans cette ville & dans ses environs; mais parmi les nombreuses victimes de ce fléau destructeur, aucune n'a emporté plus de regrets; n'a fait couler plus de larmes que le citoyen J. Archinard, marchand fertier & chef de bataillon, arraché, le 20 brumaire, à l'âge de trente ans, à ses parents, à ses amis, à une amante adorée (1). Cet homme rare a réuni l'admiration, l'estime & l'amitié de tous ses concitoyens. Doué d'une force extraordinaire & d'une bravoure à toute épreuve, il joignoit les plus belles qualités de l'ame aux plus belles formes physiques: *in bel corpo anima bella*. En un mot, c'étoit un véritable Hercule dans lequel on voyoit réunies la force & la souplesse, la grace & la majesté. Il avoit reçu une éducation soignée, & il excelloit dans tous les exercices du corps. Ce digne citoyen a été inhumé hier au cimetiére de Plainpalais; le convoi étoit très-nombreux: ses amis particuliers, au nombre de 120 environ, vêtus de noir, & le corps des officiers de la garde nationale, accompagnèrent le cercueil; & malgré la pluie, une multitude immense & silencieuse bordoit le passage depuis le lieu du départ jusqu'au cimetiére. La douleur & la consternation étoient peints sur tous les visages, comme elle étoit dans tous les cœurs.

De Paris, le 29 brumaire.

Le premier consul a décerné des fusils d'honneur, à titre de récompense nationale, aux citoyens Aubert & Turc, grenadiers, Duret, Devaud, Dopile, Gludel, sergens; Leloquele, Carpentier, Debevre, Lefort, Beaussire, Du-

(1) Il devoit épouser dans peu la fille du général Gérard, dit *Vieux*.

pont, caporaux; Girard, Martin, Lerondeau & Lebre, fusiliers, pour s'être distingués à la bataille de Maringo par différentes actions d'éclat. Même récompense est accordée au citoyen Renaix, fusilier de la 15^e. de ligne, qui se distingua d'une manière particulière à l'affaire du 15 floréal an 8. Les citoyens Diani, Diot, Chevalier & Lallier, dragons du 5^e. régiment, reçoivent des sabres d'honneur, pour s'être distingués à l'affaire du 24 prairial. Tous jouiront des prérogatives attachées à leurs récompenses respectives.

— Le 30 vendémiaire il fut conclu un traité de paix & de bonne amitié entre le général Augereau stipulant pour la république, & MM. Hachemberg & Cramer, stipulant, le premier, pour le prince de Wied-Newied, & le second, pour le prince de Wied-Runkel. Ces deux principautés sont comprises dans la troisième feuille de la carte de Hesse-Darmstadt. Runkel, Dierdorf & Newied en sont les lieux les plus remarquables. On y trouve des forges, des bois, du marbre & des fabriques de vaisselles de terre.

— Deux gendres d'un petit rentier septuagénaire trouvant sa vie trop longue pour leurs intérêts, profitent d'une maladie qui le retient au lit, pour le faire interdire. Ils achètent d'un chirurgien inconnu un certificat qui atteste la folie de leur beau-père. Ils persuadent aux locataires qu'il ne manquera pas de mettre le feu à la maison. Ils obtiennent une assemblée de famille, dont les délais leur paroissent encore trop longs. Sous prétexte de faire respirer au malade un air plus pur, ils le mènent à la campagne, l'introduisent dans une *pension de force*, & le font mettre au secret. Heureusement, parmi les officiers de santé de cette maison étoit un homme instruit et sans prévention. Il examine le nouveau venu; il le trouve plein de sens & de raison, & le fait reconduire chez lui, au grand regret de ses avides & cruels héritiers, qui mériteroient bien d'être signalés par leurs noms, si leur excellent beau-père ne couvroit leur infamie du manteau de sa générosité.

— Les grands dîners, connus depuis quelques années sous le nom de *réunions*, ne diffèrent probablement des autres que par les *toast* ou santés que les convives se portent plus solennellement entr'eux, puis aux arts, puis aux armées, puis à la paix, puis, &c.; & c'est encore probablement à ce titre qu'ils sont assez régulièrement enregistrés dans les journaux, faute de nouvelles plus importantes. *Et donc*, comme disent les Italiens, pour ne pas nous singulariser par nos réticences, nous annonçons, comme les autres, que le 28 brumaire l'administration du Musée central des Arts, les membres composant le conseil, les commissaires chargés de recueillir en Italie les objets d'arts, se sont réunis pour célébrer l'inauguration de l'Apollon du Belvédère, ont porté les santés du premier consul, des armées, des arts, de la république, &c. &c., ont arrêté que, tous les ans, ils célébreroient la même fête à pareil jour.

— Cinq des élèves du cit. Butet, professeur de physique au lycée républicain, & membre des sociétés philomatique & médicale de Paris, viennent d'être admis à l'école polytechnique, ce qui fait honneur aux leçons & à la méthode de ce savant professeur.

— Le tribunal criminel acquitta, hier 28, le cit. Bourreau-Placenne, accusé d'avoir, en l'an 2, fabriqué ou émis de faux assignats. Il avoit été condamné à mort par contumace; & aux termes de la loi, le président lui a fait une réprimande

publique, sur ce qu'il avoit douté de la justice & de la loyauté de ses concitoyens, & l'a condamné à garder prison pendant une décade.

— Le tribunal criminel de Strasbourg vient de condamner à mort un parricide, nommé Sébastien Mongel. La lecture des pièces du procès a fait frémir les auditeurs & a porté une telle conviction dans l'âme des jurés, qu'ils ont déclaré, à l'unanimité, que le fait étoit constant. C'est la troisième fois que ce monstre a été condamné à mort. Les deux premières fois, il avoit trouvé moyen de faire casser le jugement.

— Les nommés Amat & Vomen, prévenus d'avoir arrêté & volé la recette de Brioude, & assassiné les conducteurs qui en étoient chargés, ont été condamnés à mort, le 1^{er}. brumaire, par le premier conseil de guerre de la 19^e. division militaire, séant à Lyon, & furent exécutés le lendemain.

— Le nommé Jean Lecolaud, berger, âgé de 41 ans, convaincu d'assassinat, a été exécuté à Caen, le 25 brumaire dernier.

— On mande de Draguignan qu'on a fait sauter une maison où 25 brigands étoient réunis. Cette manière de faire justice nous a fait frémir.

— Le citoyen Cœur-de-Roi, ancien premier président de Nancy, est mort le 21 brumaire à sa terre d'Einville. Il avoit failli plusieurs fois périr dans le tems de la terreur; & l'on se souvient encore des griefs risiblement atroces allégués contre lui par Saint-Just. « Il a été premier président, » disoit-il, il est riche, & il ose porter le nom de *Cœur-de-roi* ».

— Pendant le bal que donnoit le général Clarke, le 18 brumaire, un officier de la garnison s'approche de lui, & lui présente des couplets. Le général les lit, & invite l'officier à les chanter. On fait un signe à l'orchestre, chacun s'étonne, les danseurs se regardent, les couplets sont chantés; le dernier étoit une invocation à la Providence, pour en obtenir la paix: il fit une telle sensation, que les ministres de l'empereur & de France, qui n'étoient pas éloignés l'un de l'autre, s'embrassèrent avec une cordialité qui procura à toute l'assemblée une émotion difficile à rendre.

— La *Vedette*, journal de Rouen, craint que les prêtres déportés & les émigrés n'apportent en France la contagion de l'Andalousie. Un journaliste de Paris observe, à cette occasion, qu'il n'y a pas de raison pour empêcher la même *Vedette* de trouver quelques rapports de cause à l'effet, entre l'ouragan du 18 & les prêtres & les émigrés.

— On écrit de Portsmouth que la tempête du 18 a causé non moins de désastres sur les côtes d'Angleterre que sur celles de France.

Aux rédacteurs du Publiciste.

Citoyens, le C. Petit Radet s'est trompé & a induit vos lecteurs en erreur, lorsqu'il a dit que le tombeau de Turenne n'avoit point d'inscription. Voici celle que j'ai lue dans mon enfance, elle me parut si belle qu'aucun mot ne m'en est échappé :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois;

C'est le prix glorieux de ses fameux exploits.

On a voulu par-là signaler sa vaillance,

Afin qu'aux siècles à venir

On ne mit pas de différence

De porter la couronne ou de la soutenir.

L. R.

L I T T É R A T U R E .

Les Meres Rivaies, ou la Calomnie, par M^{me}. de Genlis, 4 vol. in-8°. & in-12. A Paris, chez l'éditeur, à l'ancienne librairie de Dupont, rue de la Loi, n°. 1231. An IX.

Nous avons déjà annoncé cet ouvrage. La lettre suivante, qui nous a été communiquée, nous dispensera d'en faire nous-mêmes l'extrait. Nous ajouterons seulement ici que ce roman paroit obtenir une approbation générale, & que de bons juges en ce genre le regardent comme le meilleur des ouvrages de l'auteur. C'est un assez grand éloge; car le mérite & le succès des premiers écrits de madame de Genlis ne peuvent être contestés.

Lettre sur les Meres rivales.

Il y a deux choses dont tout le monde parle, & qui fournissent à certaines personnes un fonds inépuisable de conversation, la politique & les romans. La politique nous touche de si près, que chacun croit s'y entendre comme à ses affaires; les romans ressemblent si fort à notre histoire que, pour les bien sentir, on imagine qu'il suffit de se rapprocher de soi-même. Mais, dans la même position, tout le monde a-t-il dû sentir de la même manière? Il faut croire que non; d'où viendroient sans cela tant de discussions, dont les romans se trouvent continuellement l'objet?

Celui de madame de Genlis fait dans ce moment les frais de la conversation. Tout le monde veut le lire, & beaucoup de gens commencent par le juger. Si par hasard ceux-là desiroient d'en avoir quelque idée, il faut d'abord qu'ils se représentent Pauline dans son château d'Erneville, Pauline à 18 ans, belle & vertueuse comme les anges, sensible comme on voudroit les supposer. Elle est depuis un an séparée d'Albert, de son époux, qu'elle aime, dit-elle, avec toute la tendresse d'une sœur, mais d'une sœur qui n'aura jamais d'autre frère, & dont elle est chérie autant qu'elle l'aime. Elle oede enfin à son impatience; elle part pour l'aller rejoindre, elle arrive à Paris. Trompée par de faux avis, elle descend dans un hôtel garni où il n'est pas, où rien ne lui indique sa demeure, mais où l'on sembloit attendre Pauline.

La nuit qui suit son arrivée, dans un coin de sa chambre, un enfant nouvellement né s'offre à ses regards sans qu'elle puisse savoir quelle main l'y a apporté. C'est une fille; elle est couverte de riches ornemens. Près de l'enfant est un billet à l'adresse de Pauline; elle y lit qu'une mere coupable & repentante lui confie Léocadie, c'est le nom de l'enfant; mais on tait celui de la mere. Heureuse & fière d'un tel dépôt, elle revole vers Albert, dont elle a enfin découvert la trace; elle arrive pour se voir accusée, repoussée. On l'a noirci aux yeux d'Albert, on rapproche des époques, on rappelle une visite d'un duc de Rosmond, libertin dangereux & décrié, qui, dans l'absence d'Albert, entendit vanter Pauline, voulut la voir, forma le projet de la séduire & parvint à peine à l'approcher. Convaincu de l'inutilité de ses tentatives, il s'éloigna, mais après avoir tout empoisonné sur son passage.

Neuf mois se sont écoulés depuis son unique visite à Erneville, & on le désigne pour le pere de cet enfant dont Pauline est, dit-on, la mere. Son chiffre est à tous les ornemens trouvés sur Léocadie; son nom est dans toutes les bouches. Mais le langage de Pauline est celui de l'innocence: Albert ne peut ni la condamner, ni l'absoudre. Tour-à-tour entraîné par les apparences, subjugué par l'ascendant de sa femme, alternativement il la croit & lui pardonne. Mais en même-temps il se sent lui-même coupable envers elle. Pendant cette longue absence qui lui a coûté le repos, Albert a trahi la foi conjugale; il est devenu pere d'un fils qu'il fait élever près de lui. Celle qu'il croit avoir séduite, s'est livrée depuis au désordre le plus honteux; enfin elle a cessé de vivre. Le remords & le regret s'unissent encore à toutes les peines d'Albert.

Cependant Léocadie croit sous ses yeux & prend chaque jour, d'une manière plus frappante, la ressemblance du duc. Chaque année des présens, à son usage, sont envoyés par une main inconnue, & toujours le chiffre du duc se trouve dans la corbeille qui les renferme; des bijoux portés par le duc se font remarquer parmi ceux dont un soin mystérieux se plaît à enrichir Léocadie. Il n'est plus permis de douter qu'il n'en soit le pere; mais quelle en est la

mere? Dans un moment on croit saisir le fil de l'intrigue; Pauline est justifiée, Albert respire, mais le zele des amis de Pauline les avoit trompés; après quelques instans d'une fausse lumiere, on retombe dans l'obscurité la plus profonde. Les soupçons d'Albert se changent en certitudes; les amis de Pauline, au contraire, ne voient plus rien de certain que son innocence.

Enfin, le duc de Rosmond est généralement regardé comme le pere de Léocadie; Pauline a enfin adopté cette idée; Pauline en est pénétrée; Jules, fils du duc, ne doute pas qu'elle ne soit sa sœur. La beauté de Léocadie lui en fait concevoir quelques regrets; il les confie à sa tante, la comtesse de Rosmond; mais voici qui bouleverse toutes les idées. La comtesse lui permet, lui ordonne d'espérer que Léocadie pourra devenir sa femme. Comment, retirée dans une solitude où elle a enseveli sa jeunesse, ses talens & sa beauté, inconnue à Pauline avec qui elle n'eut jamais le moindre rapport, la comtesse peut-elle être si bien instruite? Voilà ce qui paroit impossible à concevoir. Mais la surprise n'est pas encore à son dernier terme.

Depuis quelque tems, les soins mystérieux qui environnent Léocadie ont redoublé; elle n'a pu y méconnoître la tendresse d'une mere: enfin elle en a reçu des lettres. Albert les a vues & les a regardées comme des impostures. Ni la tendresse de Léocadie pour cette mere inconnue, ni la jalousie de Pauline, qui ne peut supporter qu'une autre partage avec elle la tendresse de sa fille adoptive, rien n'a pu l'ébranler. Pauline ne voit plus qu'un moyen pour prouver son innocence; elle demande qu'on unisse Léocadie à son fils Maurice. Frappé d'étonnement, mais incapable au moins de soupçonner Pauline d'une infamie, Albert consent à tout; cependant il ne peut croire que ce mariage s'achève. Enfin, au moment où il commence à ne plus sentir que les remords d'avoir calomnié la vertu, on lui remet un billet anonyme. « Gardez-vous, lui dit-on, de conclure la cérémonie; Léocadie est la sœur de Maurice d'Erneville ». Et ce billet est de la même main qui traçoit pour Léocadie les assurances d'une tendresse si touchante, de la main de celle qui se disoit sa mere. De pareilles assertions semblent se détruire, on presse le mariage, il va se faire, une femme paroit. Albert frissonne; il croit voir cette Camille, l'objet de sa faiblesse, de ses remords & de ses regrets; tous les autres reconnoissent la comtesse de Rosmond. « Je suis, dit-elle, la mere de Léocadie; le marquis d'Erneville en est le pere ». Un nom pris par hasard, gardé à dessein, a causé l'erreur d'Albert; la supposition d'un enfant a rendu le mystere impénétrable. Albert tombe aux pieds de Pauline, & Pauline est heureuse de lui pardonner. Jules devient l'époux de Léocadie. Egalement incapable de se refuser à l'aveu qu'exigeoit la probité, & de supporter le malheur d'en rougir aux yeux du monde, la comtesse va ensevelir dans le cloître une beauté, des talens & des vertus qui ont jeté de l'éclat sur sa vie, eunobli son repentir & même sa faiblesse. Voilà le fonds du roman.

Le défaut d'espace nous force de renvoyer à un de nos plus prochains numéros quelques observations sur le mérite de l'ouvrage.

Bourse du 29 brumaire.

Rente provis., 23 fr. 50 c. — Tiers consol., 53 fr. 20 c. — Bons $\frac{2}{3}$, 1 fr. 52 c. — Bons d'arrérage, 85 fr. 25 c. — Bons pour l'an 8, 95 fr. 95 cent. — Syndicat, 00 fr. 00 c. — Coupures, 84 fr. 00 c.

Cours de Mythologie, orné de morceaux de poésie analogues à chaque article; ouvrage qui manquoit à l'éducation; par J. Brunel; un volume in-12, beau papier. Prix, 2 fr. 50 cent. broché. A Lyon, chez Tournachon-Molin, rue Merciere; veuve Barrand, née Liébaux, rue Saint-Dominique, n°. 74; & à Paris, chez Ch. Pougens, quai Voltaire, n°. 10.

La Banque simplifiée, & les Arbitrages sans calculs, ouvrages de deux formats différens, l'un de poche & l'autre de cabinet; par le citoyen Aubry, géometre. Prix de l'un, 9 fr., & de l'autre, 8 fr. A Paris, chez l'auteur, quai des Augustins, n°. 42.

Deux estampes, représentant l'une *la Mere trompée*, l'autre *la Fille surprise*, d'après les tableaux du citoyen Lepointre, exposés au salon de l'an 7. Prix, 12 fr. les deux. A Paris, chez le citoyen Desnoyers, qui a dirigé l'ouvrage, rue Neuve-Egalité, porte Danis, n°. 300.